

1. Adaptation de Milan Kopecký.
2. Au Théâtre de la Cité universitaire.
3. Au Théâtre 347.
4. Au Théâtre moderne.

besoin du regard d'autrui, à la fois nécessaire et malaisant, et cette haine qui sont l'autre face de toute communication, ce eux, ces alibis superposés que chacun s'invente, cette violence ce lien ambigu d'impudence et de jalousie qui s'établit entre, recueilli par un jeune homme idéaliste et probablement raté, tidienne que pour éclairer les arrière-plans. Ce clochard que l'art de Pinter ne s'attache si minutieusement à la vie qu'anglaise, le passage est facile ici à l'univers des fables, parce tant à une mythologie qui nous parle; de la réalité vement avec une maîtrise remarquable, il nous renvoie cons- solide langage théâtral, dont Eric Kahane a rendu tout le mou- avoir subi sans dommage la transposition : écrit dans un de sa vertu. Seul *Le Gardien*<sup>4</sup>, de Harold Pinter, me paraît de bout en bout admirable, il perdrait sur la pièce l'essentiel est d'une grande *romancière* : sans le secours de Suzanne Flon, ment tuer le temps et à qui la parole sert à supporter la vie, mais ce long monologue d'une femme seule, qui cherche com- Ginzburg, *Teresa*<sup>3</sup>, fort bien adaptée par Michel Arnaud, Beaucoup plus intéressante, déjà, est la pièce de Natalia la scène en circuit fermé).

LE TEMPS COMME IL PASSE

91

dit de projections (et, surtout, l'usage de la télévision sur Pinter) d'expérimenter plusieurs procédés plus ou moins in- tique et littéraire fort moyenne : il a permis à André-Louis exporter, mais ce vaudeville futuriste est d'une qualité drama- du Canadien français Robert Gurik, a un thème plus facile à tuer un spectacle pour les Français d'aujourd'hui. *Après 2000*<sup>2</sup>, Debauche et qu'il sait traduire, mais cela ne suffit pas à consti- fort belles, dans le ton d'un certain fantastique qu'âme du secteur privé agricole dans la Tchécoslovaquie des années propos sur la paysannerie, sur les *houligans*, sur la question spectaculaires de son pays? Qui est capable de saisir au vol son de Nanterre une pièce où l'écrivain parle des problèmes très séduit Pierre Debauche dans *Fin de Carnaval*<sup>1</sup>, de l'auteur

#### LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

90

Rufus, c'est l'absurdité des choses, la cocasserie du langage qui se joue à lui-même son cinéma, le rapport de l'imagination à la vie quotidienne (dont elle tire vengeance sans relâche) : ce mime parleur et même, par bouffées, plein de prolixité, a déjà une manière bien à lui et un univers qui lui appartient en propre.

#### Pièces étrangères

Il me faudrait maintenant entonner une autre antienne, mais n'est-elle pas familière aux lecteurs de cette chronique? Il y a plusieurs auteurs français qui attendent depuis longtemps d'être joués, d'Andrée Chedid à Jacques Borel et à tous ceux, par exemple, que nous révèle l'excellente collection du « Mantéau d'Arlequin », dirigée par Jacques Lemarchand : on ne s'occupe pas d'eux. On préfère, dans les milieux dits bien informés, s'intéresser à des écrivains étrangers dont les ouvrages ont déjà connu ailleurs un succès éprouvé. Il faut répéter à ce sujet quelques vérités d'évidence : une œuvre dramatique a besoin, pour vivre, de trouver rapidement son incarnation sur la scène, dans la société où elle a pris ses racines; un théâtre vivant suscite et joue ses propres dramaturges, en allant au-devant du risque; le théâtre n'a certes pas de frontières, mais il se produit d'abord en fonction d'une situation donnée « ici et maintenant »; seules les grandes œuvres (ou, du moins, celles qui posent en termes généraux les problèmes de notre civilisation) voyagent bien, et encore faut-il souvent qu'elles voyagent tout de suite. Ainsi quel service rend-on à Alberto Moravia en montant aujourd'hui *Le Monde est ce qu'il est*<sup>1</sup>, où il nous entretient des problèmes du langage dont le théâtre a fait depuis un certain temps le tour? Actualisées autour d'une piscine, dans la riche bourgeoisie italienne, et centrées sur un psychiatre-charlatan, qui perd toute vraisemblance à être naturalisé, ses réflexions perdent une bonne partie de leur sel de ce côté-ci de la frontière : bien mis en scène par André Franck, brillamment interprété (Daniel Gélin, Daniel Ceccaldi, Colette Castel), ce spectacle n'en flotte pas moins dans un espace intemporel. De la même manière, je comprends ce qui a

1. Adaptation de A. Husson.